

Je n'aime pas les longs discours

Philippe Haeck

Volume 21, Number 1 (61), Fall 1995

Gilles Hénault

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201214ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201214ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haeck, P. (1995). Je n'aime pas les longs discours. *Voix et Images*, 21(1), 53–62.
<https://doi.org/10.7202/201214ar>

Article abstract

Abstract

Summary. A series of simple questions arising from a rereading of Gilles Hénault. 1. Who is he. 2. What is his importance for me in the history of our poetry. 3. Who reads poems. 4. Why does he say that "words are nothing." 5. His struggle against an "unhappy knowledge." 6. A poet without style. 7. How does he write his poems, and my preferences. 8. The importance of "L'invention de la roue." 9. Why read and write poems. 10. My reasons for caring about him. 11. Creators worried by the future of life. 12. Whom to talk with.

Je n'aime pas les longs discours

Philippe Haeck, Collège de Maisonneuve

ARGUMENT. Une suite de questions simples nées de la relecture de Gilles Hénault. 1. Qui est-il. 2. Quelle importance a-t-il pour moi dans l'histoire de notre poésie. 3. Qui lit des poèmes. 4. Pourquoi dit-il que «les mots ne sont rien». 5. Sa lutte contre «un savoir malheureux». 6. Un poète sans style. 7. Comment écrit-il ses poèmes et mes préférences. 8. L'importance de «L'invention de la roue». 9. Pourquoi lire et écrire des poèmes. 10. Mes raisons de l'aimer. 11. L'inquiétude des créateurs quant à l'avenir de la vie. 12. Avec qui dialoguer.

à Luc Quintal

Du courant impétueux on dit qu'il est violent /
Mais du lit du fleuve, qui l'emprisonne /
Nul ne dira qu'il est violent.

Bertolt Brecht¹

1

Qui est Gilles Hénault. Un homme tranquille. Il parle doucement. Ne court pas. Il est dans son lit, un samedi matin, il lit un ouvrage théorique difficile. Il lit lentement — pourquoi se presserait-il. Il sourit parfois, ne parle pas beaucoup. Il aime le vin rouge. Un peu poète, un peu intellectuel, un peu amant, un peu citoyen, un peu journaliste, un peu traducteur, un peu beaucoup de choses. Il ne trouve pas agréable de regarder en arrière, il regarde plutôt en avant. Il voyage à travers le monde, à travers les esprits. Quand vous arrivez avec une pensée toute faite, il vous invite à continuer pour qu'elle se défasse d'elle-même. Je me demande qui ressemble à H. aujourd'hui: quel jeune homme se rend presque chaque jour à la bibliothèque municipale étudier le monde dans lequel il marche, quel jeune homme pourrait écrire à vingt et un ans un article

1. Bertolt Brecht, *Me-ii. Livre des retournements*, Paris, L'Arche, 1968, p. 142.

critique solide comme les deux pages publiées dans le numéro d'octobre 1941 de *La Nouvelle Relève* sur *Axes et Parallaxes* de François Hertel.

Il vient d'un milieu pauvre — un père généreux et souvent chômeur —, il a la chance de n'avoir pas les moyens d'aller au collège et à l'université; il commence à fréquenter les milieux journalistiques, à faire de la critique, à lire, à chercher des livres pour se bâtir tranquillement une pensée. Qui se bâtit une pensée en allant chercher les sources une à une fait un apprentissage réel — maître vient alors de connaître —: un tel individu sera souvent plus fort que qui vient s'asseoir tranquillement dans une école où la plupart du temps il est amené à répéter une pensée déjà mâchée.

Il y a donc ça au commencement: la pauvreté, la générosité du père, le goût de l'étude. C'est beaucoup. Ne pas s'étonner s'il s'inscrit au Parti communiste en 1946 — il aura suffi de la lecture du Péguy socialiste puis du *Manifeste du parti communiste*, de là le début de sa conscience politique —, fait de l'activité syndicale, perd son emploi, doit s'exiler en Ontario quelques années.

2

En 1972, j'ai vingt-cinq ans, je rencontre Miron à quelques reprises — le maître parle, j'écoute —, car je commence une thèse sur la génération de l'Hexagone qui sera refusée par mon directeur, Georges-André Vachon, parce que «Chacun des six essais est extrêmement rapide»: deux cent cinq pages, soixante et onze fragments, pas de conclusion, pour parler de six poètes: Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Patrick Straram. Deux ans plus tard, je lis *Signaux pour les voyants*, je rencontre H. avec Jean-Marc Piotte et Patrick Straram pour un entretien dans le premier numéro de *Chroniques*, revue culturelle de gauche que nous venons de fonder. En 1978, je mets en exergue à *Polyphonie. Roman d'apprentissage* ces mots de H.: «Tout dire. / Faire tomber les masques de barbarie. Supprimer du paysage la dent cariée des ruines. / Opposer les paraboles aux paraboles, expliquer la forêt des symboles. Déjà la lente oscillation des terres présage les séismes².» Et dans ma nouvelle thèse, *Naissances. De l'écriture québécoise*, je propose dans la section «Naissance de la poésie québécoise 1946-1962» trois ensembles de lectures de poèmes: 1) «Tombes»: Saint-Denis Garneau, Roland Giguère, Fernand Dumont, Anne Hébert; 2) «Cris»: Paul-Marie Lapointe, Claude Gauvreau, Claude Fournier; 3) «Aurores»: Gilles Hénault, Thérèse Renaud, Maurice Beaulieu — c'est de ces trois derniers dont je me sentais le plus proche. À quarante-sept ans, je reviens

2. Gilles Hénault, *Signaux pour les voyants*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Typo», 1994, p. 105. Dorénavant, les références à ce texte seront identifiées par le sigle SV, suivi du folio.

à H. parce qu'on m'invite à parler de lui à la suite de la remise du prix Athanase-David: je dois parler à sa place à l'émission *Radar* parce que H. ne peut plus parler rapidement et avec aisance — je dis oui, comment dire non même si mon travail d'enseignant me prend beaucoup de temps: je sais que je lui dois quelque chose, qu'une partie de lui est en moi. En relisant H., je pense aux poètes d'ici que j'ai lus, à leur importance dans ma formation; il me semble que, parmi mes aînés, il y en a six qui comptent plus: les trois premiers — Lapointe, Miron, Brault — sont des maîtres, les trois autres — Garneau, Hénault, Chamberland — sont des hommes inquiets (je suis plus près de ces derniers).

3

Qui lit les poètes: les élèves de tous les niveaux dans des manuels, des anthologies, les étudiants en lettres (l'explication de texte — le poème s'y prête bien: c'est un texte court —, le prestige des poètes dans les études littéraires — pourquoi pas une maîtrise ou un doctorat sur un recueil dont la valeur est bien établie ou un poète bien coté), les professeurs de lettres (quelque savant article à publier, un livre même, à ajouter à un CV maigre ou chargé). Ce n'est pas souvent que je vois dans l'autobus quelqu'un en train de lire un recueil de poèmes (en ai-je déjà vu). On lit des journaux, des magazines, des romans, des essais, mais des poèmes, non. Avons-nous besoin de poètes. Ne suis-je pas un peu excentrique d'acheter de temps à autre un livre où il y a beaucoup de blanc — hier j'ai acheté un livre d'Anne Perrier, qu'ai-je à faire de petits textes comme celui-ci: «Puisque tu m'as fait mûrir / Au bord de la route / Puisque tu passes / Puisque ce fruit tu l'aimes / Qu'attends-tu pour y mordre³». Pourquoi un homme toute sa vie lit-il et écrit-il des poèmes. Pourquoi H. a-t-il fait cela, le fait encore à plus de soixante-dix ans. Et moi je suis comme H.: de temps en temps il y a un poème qui pousse au bout de mes doigts ou j'ai envie de la parole d'un ou d'une autre entourée de blanc.

4

Un homme vieux qui raconte sa vie ne dit rien. Tout ce qu'il sait, tout ce qu'il est il ne le dit pas, parce qu'il ne peut pas le dire. Et même s'il le disait, même si ses paroles s'illuminaient sur ses lèvres et même si chaque ride de sa joue se lisait comme un hiéroglyphe, nul ne le comprendrait s'il n'était pareil à lui. (SV, p. 28)

Et ces six autres vers qui m'agacent: «Les mains disent bien plus / Les mains parlent bien plus / et les mots ne sont rien / Les mains savent bien plus / que les mots» (SV, p. 97). Essayons une réponse: Les mots

3. Anne Perrier, *Poésie 1960-1979*, Lausanne, L'Âge d'homme/Mobiles, 1982, p. 59.

touchent bien plus / Les mots caressent bien plus / et les mains ne sont rien / Les mots savent bien plus / que les mains. Je veux les mains et les mots : que les mots tendent mes mains vers les autres, que mes mains sèment de nouvelles phrases. Ne pas me méfier de la langue : jouer avec elle, apprendre à la connaître pour mieux la travailler. Quand H. dit « les mots ne sont rien », je sais bien qu'il invite à un dépassement des mots : ne pas dire alors qu'ils ne sont rien, ils sont un chemin parmi d'autres, un chemin que nous pratiquons tous. Le poème quand il est réussi rafraîchit la langue, nous donne à sentir le réel plus fortement. La langue est autant notre chair que la peau qui nous délimite. Alors pourquoi écrire : « L'écriture des allées et venues, des pas entrelacés sur le quadrillé des rues métropolitaines en dit plus long que tous les poèmes sur la texture de mon être » (SV, p. 115). Si je lis-écris des poèmes, n'est-ce pas pour trouver de nouveaux trajets pour marcher dans le quadrillé de mon être. Quand H. dit « Il me faut la parole nue » (SV, p. 108), il est bon de rappeler qu'il a tatoué en lui des milliers de textes, que c'est leur lecture qui lui permet de discerner si une rhétorique est artificielle ou vivante, si la parole est cuirassée ou nue. Tout dire est-ce possible. La nudité est comme l'âme : ondoyante, fuyante.

Parler et écrire ne sont pas vains quand ce sont des gestes de partage de ce qui nous est essentiel, quand ces gestes visent l'amitié entre les êtres ; autrement, oui, mieux vaut se taire : convaincre, donner des ordres, vaincre, mentir, épater, à quoi bon, qui trompe qui.

5

Tenter de dire ce qui m'illumine dans les poèmes de H. Avant tout, sa lutte contre « un savoir malheureux » (SV, p. 22). Bien sur, H. comprendrait celui qui a écrit en gros caractères sur le tableau d'affichage d'un cinéma fermé de la rue Sainte-Catherine : « La vie est con ». Sa lutte est simple, tient à quelques règles : préférer l'intelligence à l'ignorance, la colère au désespoir, le regard à l'indifférence, la poignée de main au coup de poing, le poème au pouvoir, la paix à la guerre, le partage à l'horreur de la misère. Quand je lis H., je ne peux que hausser les épaules à l'incipit du livre d'un professeur de philosophie qui s'ouvre par une section intitulée « Poésie et philosophie » : « Dans ses moments les plus intenses et les plus lucides, la poésie donne le sentiment que l'homme n'a pas sa place dans le monde, que l'existence n'est jamais là où elle est, mais ailleurs — peut-être nulle part⁴. » La poésie de H. travaille à donner une place à l'homme et à la femme sur la planète qui est nôtre. Ce qu'il y a de merveilleux avec H., c'est qu'il souligne bien le côté dur de la vie mais en même temps il a un sourire tranquille ; H. est une espèce de philosophe païen,

4. Claude Lévesque, *Le Proche et le Lointain*, Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 11.

un jouisseur qui aime la vie, qui voit le noir le plus noir mais en même temps est capable de caresser une femme, de dire comment c'est bon (ajouter quatre mots au graffiti : la vie est douce comme un con mouillé) — lire les vingt-six poèmes de la suite érotique *À l'inconnue nue* : «J'entends de loin le rire vert des arbres et mon esprit chavire dans ta toison⁵.» H. n'est pas un écrivain de l'absence, mais un poète de la présence à l'autre, à la terre, au savoir, au monde, un homme de joie malgré l'angoisse qui rode.

6

Il y a quelque chose de troublant chez H. : c'est un poète sans style. Quand je lis Garneau ou Miron, je sais que c'est Garneau ou Miron, je reconnais leur style, quand je lis H., il n'y a personne, il y a le monde : la toundra, une femme, un œuf, une guerre. Une poésie objective. Un poète anonyme : «n'être qu'une parole / sans nom d'auteur⁶...» comme le désirait Perrault. Un maître zen fidèle au Tao : «Le sage se tait mots clairs⁷.» Le poème me paraît un accident chez H. : six petits livres en cinquante ans de publication ; dans le dernier livre quelques propos aigres-doux : «La poésie ne me parle plus guère / elle ne subsiste pas aux horreurs de la / guerre» (EE, p. 43) ou «Tenir le poème à bout de bras / rien à voir avec moi» (EE, p. 103) ou «(je rêve d'écrire un poème en rond / comme un Big Mac incontestible)» (EE, p. 119) ou «J'avance lentement à la recherche de la fin de ce poème qui n'a pas de fin, sinon la volonté de me taire» (EE, p. 130) ou «J'écris tranquillement / le mot révolution / assis confortablement / devant la télévision» (EE, p. 145). *À l'écoute de l'écoumène* marque un changement dans le ton de H., c'est l'amertume d'un homme mûr qui dit : «Un homme civilisé, en notre temps, c'est un homme qui rejette la plus grande partie de notre civilisation⁸.» Cet homme cultivé a utilisé plusieurs styles : classique, allégorique, engagé, fantaisiste, surréaliste, chinois, éloquent, dérisoire, dadaïste, parodique, automatiste, érotique, lapidaire ; mais sous tous ces styles, malgré l'amertume de plus en plus forte à mesure que H. vieillit, je sens un homme bon à l'écoute du monde, qui ne cesse d'être sérieux même quand il joue avec les mots, tente de faire le comique alors qu'il faudrait pleurer : «Parler n'a plus de sens quand rien / n'oriente plus la parole» (EE, p. 16).

5. Gilles Hénault, *À l'inconnue nue*, Montréal, Parti pris, 1984, poème II. Les références à ce titre seront identifiées par le sigle *IN*, suivi du folio.

6. Pierre Perrault, *Chouennes*, Montréal, l'Hexagone, 1975, p. 58.

7. Gilles Hénault, *À l'écoute de l'écoumène*, Montréal, l'Hexagone, 1991, p. 74. Les renvois à cet ouvrage seront identifiés par le sigle *EE*, suivi de la page.

8. *Id.*, «Graffiti», *Cahier pour un paysage à inventer*, n° 1, 1960, p. 34.

7

Comment H. écrit-il ses poèmes. Le 25 février 1984, j'avais invité H. à rencontrer mes étudiants, il leur a répondu ceci : 1) j'écris très rapidement, je ne rature presque pas ; 2) je les mets de côté, je les oublie ; 3) je les regarde avec le regard du père ennemi : je garde ceux que je trouve bons, je repousse ceux que je trouve mauvais ; 4) parfois j'ai attendu pour publier certains textes par crainte, pudeur, je n'ai pas pris le risque. Je songe à l'enseignement de Célestin Freinet : « Un texte libre doit être vraiment libre. C'est-à-dire qu'on l'écrit lorsqu'on a quelque chose à dire, lorsqu'on éprouve le besoin d'exprimer, par la plume ou le dessin, ce qui bouillonne en nous⁹. »

Dans ce qu'il a retenu où vont mes préférences. Les trois livres du côté d'Adam et Ève : *Totems, Voyage au pays de mémoire, À l'inconnue nue*. Trois suites de poèmes : « Allégories », « Questions pour survivre », « Images d'un coma ». Trois poèmes : « Miroir transparent », « Remède contre le suicide », « L'œuf ». Trois questions : « Savez-vous gouverner votre vie / dans le petit espace qui vous est prescrit ? » (*EE*, p. 37), « Qui nous parlera d'amour / quand nous serons sourds ? » (*EE*, p. 41), « Quoi nous vient de qui / quand il faut nommer les pourquoi ? » (*EE*, p. 45).

8

Un hasard. Pendant que je relis H., je commence *Les littératures de l'exiguïté* et j'arrive au fragment « La roue du temps » où François Paré écrit :

Je regarde autour de moi, dans l'univers de la littérature qui est le mien, et les errants sont légion. Qui a lu la littérature du Canada français les connaît bien. Louis Hémon l'avait remarquablement compris, lui pourtant si imbu de l'ardeur civilisatrice de la métropole coloniale. Mais Hémon savait bien qu'en dehors de Londres et de Paris, on marche... et on marche... et on marche. Sans retour. Que l'on n'a pas encore (ré)inventé la roue. On marche vers un « nowhere », comme le disaient mes parents, comme beaucoup d'autres¹⁰.

Je souris parce que le premier poème de *Signaux pour les voyants* s'intitule « L'invention de la roue » ; s'y trouve ce vers auquel je tiens : « Je ne veux rien savoir d'un savoir malheureux » à côté d'autres plus proches du motif géométrique : « Que j'entonne à ta gloire, ô cercle, forme pure, / Un chant qui soit l'écho du chant de la Nature » ou « Cercle ! dans mon cerveau, moi je te définis : / RÉVOLUTION » ou « Le signe initial des conquêtes : la ROUE ». Si Miron marche et marche sur la Sainte-Catherine, trouve son pays petit, il n'en est rien de H. ; pour ce dernier, c'est la planète qui

9. Célestin Freinet, *Le Texte libre*, Cannes, Éditions de l'école moderne française, 1960, p. 13.

10. François Paré, *Les Littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992, p. 48-49.

commence à être exiguë : « anyway ce monde est foutu ! que / veux-tu dire de plus ? » (*EE*, p. 103), « Macabre est le charroi / de la Grande Roue de la vie / dans les ornières de la faim » (*EE*, p. 38).

9

Parfois je m'étonne d'écrire des poèmes, ou à l'inverse de ne pas voir chacun, chacune en écrire. Une femme dit : « Il ne faut pas écrire, [...] de la poésie personne ne sait, il y a dix poètes sur des milliards d'hommes chaque siècle¹¹... ». Je la laisse dire, je pense qu'il y en a plus que dix, mais peut-être aurais-je de la difficulté à en trouver cinquante à Montréal. Comment en suis-je arrivé là : à me nourrir de poèmes, à en écrire pour que moi aussi j'en nourrisse d'autres. La femme joue au tennis, au piano, lit beaucoup — je ne sais pas si, dans les colis de livres qu'elle reçoit, il y a des recueils de poèmes —, a un amant, en a eu d'autres, s'occupe de ses deux filles, fait donner à manger aux mendiants. Cette femme, je ne la connais pas, je n'ai pas vu ses yeux ; les yeux des femmes que je connais sont différents, plus pauvres, plus brillants ; quand elles parlent, il y a beaucoup plus que cinquante poètes à Montréal. Je suis comme H. : un poète commun qui écrit ce qu'il peut « pour supporter le difficile, l'inutile » comme le chante Félix Leclerc dans *Le tour de l'île*. Écrire et lire des poèmes pour repérer dans nos îles des « choses tranquilles », des secrets qui sont des baumes, des airs qui mettent en pièces l'envahissement de la publicité, la presse pressée, les discours juste bons à masquer la bêtise de ceux qui détiennent le pouvoir, les propos des soi-disant réalistes (en fait des cyniques ou des résignés) qui nous traitent de romantiques, d'idéalistes si nous plaçons par-dessus tout « le pouvoir du cœur magicien » (*SV*, p. 21) — il n'y a que les romantiques qui soient réalistes avec leur soif d'un monde meilleur, autrement comment continuer à vivre.

10

Raisons d'aimer H.

Il aime les femmes, la nature, l'utopie communiste, l'improvisation, la paix, la fidélité à soi : « Mais surtout, demeure toi-même, greffé à ton être comme au seul tronc impérissable » (*SV*, p. 33).

Il est délicat et lucide en même temps, poète chinois et philosophe des lumières. C'est un chat aux aguets. Il lit Lao Tseu, Montaigne, Diderot, Brecht. Il veut voir clair et ça fait du bien. Il se déplace de livre en livre, on ne le reconnaît pas : parce que sa vie change, est multiple, il ne reste pas figé dans un type d'écriture.

11. Marguerite Duras, *Le Vice-consul*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1977, p. 136.

Une leçon d'amour: «Dans l'amour n'être que cette moitié / que je suis» (*IN*, poème V). M'effacer, aller à la rencontre de l'autre, le laisser m'enchanter, m'habiter, je ne suis totalement moi que lorsque l'autre est avec moi.

Quelle joie qu'il n'ait pas constamment le style grandiose de la suite «Sémaphore», qu'il fasse aussi des poèmes prosaïques, qu'il n'y ait pas de structure très forte dans ses livres (la plupart du temps il rassemble des poèmes épars). J'aime son côté jeune, provocateur — «Qui veut vivre deux fois sa vie?» (*EE*, p. 41) —, son engagement politique qui agace toujours qui veut ne pas voir la férocité et l'horreur de notre monde.

Il a l'âge de mon père, né sous le signe du lion comme lui — un lion ça se met en colère, c'est généreux. H. est un père-poète qui me convient. J'ai trois pères: le premier qui m'a porté dans ses bras, dont je porte le nom, puis deux autres, deux pères malins qui naviguent entre amertume et bonté: Jacques Ferron et Gilles Hénault.

11

Il était très inquiet, il s'intéressait aux questions sociales, sauf que pour lui, ça n'allait pas au fond des choses, ça restait en surface, c'était quelque chose de plus profond disait-il qu'il voulait faire. Pour lui la transformation sociale, c'était simplement une espèce de changement superficiel, un changement d'équipe si on veut et, malheureusement, on peut dire que l'histoire lui a un peu donné raison, et même beaucoup, dans certains cas¹².

H. parle de Paul-Émile Borduas. Hier, jour de Pâques, on chantait à la messe le psaume 117 où il y a ce verset qui existe pour moi comme une pensée d'Héraclite: «La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle». Je viens de lire cette phrase: «Selon une vieille légende hopi, il suffit de cent quarante-quatre mille humains qui communient au même moment à travers le monde pour sauver l'humanité¹³.» Une autre phrase encore: «C'est que le monde est fait de gens sérieux qui vivent pour gagner leur vie et qui n'ont pas le temps de prêter attention aux enfants¹⁴»; en relisant H., j'ai noté comment des enfants apparaissent ici et là: «Faut-il regarder la photo de l'enfant / au rictus désert / au rictus de théorème inexplicable / [...] / (la mort du père)» (*EE*, p. 34). En vérité il y a un tas d'autres phrases qui passent comme des étoiles filantes dans mon corps, des visages aussi, fermés, ouverts. Je voudrais faire un peu de clarté sur toute cette agitation intérieure mais je manque de temps, je voudrais penser le poème comme prophétie, ouverture sur l'avenir de l'espèce humaine — à trente ans, H. écrit: «Le sel de la terre guérira les

12. Gilles Hénault, «30 ans après *Refus global*», *Chroniques*, n° 1, janvier 1975, p. 20.

13. Paul Chamberland, *L'Assaut contre les vivants. Géogrammes 2*, Montréal, l'Hexagone, 1994, p. 41.

14. Andrea Canevaro, *Enfants perdus, enfants exclus*, Paris, ESF éditeur, 1992, p. 13.

blessures d'hier / La paix fera couler ses grandes eaux / sur la cendre de nos espoirs incendiés / [...] / Nos enfants tueront la Bête et reviendra le Prince Charmant¹⁵»; quarante ans après faut-il l'excuser, se recueillir, pleurer, le répéter. Confronter encore une fois éthique et esthétique, transformation individuelle et révolution sociale. Je suis inquiet pour mes enfants, tous les enfants: sauront-ils trouver dans le monde qui vient des points d'eau où quelqu'un les aimera, l'amour existera-t-il pour eux. Pleurer, est-ce là l'avenir de notre espèce. J'écris cela entouré de livres de paroles qui me font du bien, assis tranquillement sur une chaise basse en ruminant le pouvoir du cœur magicien. Le ciel est bleu clair, pourquoi ne pas en profiter pour écouter *Blues clair* de Django Reinhardt ou aller marcher sur la rue Saint-Denis avec Pâque. Oui pourquoi pas. Retenir de H. le droit de parler, même mal, la force de ne pas mentir, même si cela me perd aux yeux des autres, l'attention aux enfants: préserver en eux la vie. Dans une lettre du père Couturier à Matisse, il y a cette pensée taoïste rapportée par Claudel: «Ce qu'on peut enseigner ne vaut pas la peine d'être appris¹⁶»; et si c'était ça la raison d'être des peintres et des poètes: nous apprendre à apprendre toute notre vie en laissant pousser au bout de nos doigts des petites fleurs à notre image avec en arrière-fond le monde pas souvent beau — avez-vous vu le vitrail de Matisse, *L'Arbre de vie*.

12

Quand H. commence à écrire des poèmes, il a lu les poètes d'ici:

Je me rendais bien compte que Lozeau et même Nelligan ne possédaient pas la maîtrise des grands poètes français, de Baudelaire aux symbolistes et qu'ils n'avaient pas, non plus, cette liberté magistrale que je commençais à découvrir chez Apollinaire. Quand même, pour des raisons qui me demeuraient obscures, je les sentais plus proches de moi, leur monde était le mien. Ce sentiment fut renforcé par la lecture de Saint-Denys Garneau, chez qui je retrouvais des élans familiers et des paysages connus, de même qu'une recherche formelle répondant à mon inquiétude d'alors¹⁷.

Ces œuvres permettent à la génération de H. d'entrevoir ce qu'il y a à faire ici: «comment faire un poème avec ce peuple moutonnant, avec cet espace glacial, avec ces jours gris, avec cette petite misère et les grands espoirs qu'elle engendre malgré tout¹⁸». Cet article sur Garneau est un des grands textes de H. parce qu'il dit quelque chose de simple qu'on oublie de plus en plus: ma parole vient de ceux avec qui je vis, je n'ai

15. Gilles Hénault, «Voici venir le temps», *Place publique*, n° 1, février 1951, p. 29.

16. Henri Matisse, M.-A. Couturier, L.-B. Rayssiguier, *La Chapelle de Vence. Journal d'une création*, Paris / Houston / Genève, Cerf / Menil Foundation / Albert Skira, 1993, p. 421.

17. Gilles Hénault, «Saint-Denys Garneau ou la vie impossible», *Études françaises*, vol. V, n° 4, novembre 1969, p. 482.

18. *Ibid.*, p. 485.

rien à dire si personne autour de moi ne me parle, la parole n'est rien si elle ne dit pas comment je tente de me débrouiller avec la vie : « L'insertion dans la vie, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Le poète n'y parvient jamais calmement, totalement et en toute quiétude¹⁹ ». Parce que Garneau a écrit la vie impossible, la génération de H. a tenté de décrire la vie possible. Il faut bien reconnaître que le désir et la solidarité qui sont apparus dans les œuvres de H., de Lapointe, de Giguère, de Beaulieu n'ont pas triomphé, que tout est toujours à refaire pour les poètes ; si on a pu croire pendant une décennie, celle des années soixante, que le monde changeait, il est difficile de nier que, dans notre monde (télécommunication, téléguide, sexe, suicide, violence, vide), la concurrence est plus répandue que la solidarité, que le désir se résume souvent à une affaire de cul qui ne dure pas, que la communication est un instrument de pouvoir qui gave, teste, manipule nos *coresprits*.

Le problème qui se pose à nous : comment tenir dans un tel monde une parole vraie, comment être fidèle à soi quand tout nous met hors de nous, comment donner du sens à une vie au milieu d'une masse d'informations qui s'annulent les unes les autres. Je n'ai pas d'autre réponse que celle-ci : trouver quelqu'un avec qui parler tranquillement, librement, quelqu'un qui vivant dans notre monde a réussi à s'en détacher tout en l'aimant — l'homme ou la femme capable de cela, je l'appelle poète.

P.-S. Un rêve pendant que H. est dans le coma :

Le caporal s'avance comme une note en marge d'un texte... terrible réalité dans ce brouillard de signes. Ses paroles ne sont pas lumineuses... seulement audibles. D'un coup de sabre elles déchirent le tissu du silence : « Je serai bref »...

Hagard je lui réponds sans savoir pourquoi : « Ça tombe bien, je n'aime pas les longs discours. » (EE, p. 82-83)

19. *Ibid.*, p. 483.